



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

3 août 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

3 août 1907.

Je ne voudrais pas que l'on crût un instant que je tire quelque vanité de ce que je vais dire. Eh bien, voici : Je reçois, de la part de correspondants inconnus, un assez grand nombre de lettres, écrites des régions les plus lointaines. Il m'en est même venu une de l'Alaska, et c'était quatre pages de *froides* injures, comme le voulait naturellement le climat du pays. Mais, en général, ces épîtres sont d'une amabilité que je ne mérite pas. Dans toutes, hommes ou femmes me font le redoutable honneur de me confesser des ambitions touchantes et parfois légitimes, des rêves littéraires qui ne sont pas tous irréalisables, des infortunes et des déboires à lasser les plus obstinés courages, en fin de quoi ils me demandent un appui ou tout au moins un conseil. Je ne sais lequel des deux est

le plus difficile à donner et presque toujours je me trouve, à mon douloureux regret, aussi empêché de leur accorder l'un que l'autre.

Sans parler du doute affreux dans lequel me jettent de pareilles requêtes et de la lourde responsabilité que je sens peser sur moi à l'idée de prononcer un arrêt que l'on n'oserait transgresser, je connais, mieux que mes clients d'un jour et que personne, toute l'étendue de mon incompetence et l'inanité du pouvoir que peuvent à tort me supposer, à de si énormes distances, mes crédules amis. Je n'ignore pas, que, seul le prestige d'une assemblée illustre, dont je reste aussi fier que confondu d'être le membre le plus indigne, joint au mondial éclat du journal *l'Illustration* qui m'illumine, chaque semaine, au moment que je traverse ses colonnes, est capable de tourner assez la tête à des êtres perdus loin de France pour leur inspirer l'idée baroque d'avoir recours à moi dans leur embarras! Ici, sur les bords de la Seine où, heureusement, l'on sait de quoi je retourne, c'est une pensée qui ne vient à qui que ce soit. Mais eux, ces pauvres voyageurs ou expatriés qui ont perdu la boussole Parisienne... comment les détromper? Par quel ingénieux moyen leur expliquer que les moindres places, sont promises mille fois avant d'être données une, et accaparées de père en fils, que les plus infimes positions sont escaladées, occupées et défendues avec une férocité devant laquelle il n'y a qu'à fuir, qu'il n'est plus de *petit coin* dis-

ponible nulle part, même au Sahara, et que les directeurs de journaux et de revues sont assaillis du matin au soir par des propositions de correspondances et des offres de documents affluant des extrémités de la terre? Le plus chétif « organe » qui avoue avec effronterie un tirage de deux mille a aujourd'hui ses fils spéciaux et ses reporters partout, jusque dans la planète Mars.

Alors? Que faire? Demeurer indifférent à l'appel de ces vaillants compatriotes et répondre par un silence dédaigneux à leur sympathique espoir? Non, vraiment, je ne pourrais m'y résoudre, si bien fondées que soient mes excuses! Et cependant, à presque tous, je n'ai rien, hélas! à verser, qu'une insignifiante monnaie de bonnes paroles. Dans mon désir de leur témoigner toutefois que ma pensée n'est pas restée détachée de la leur et que je compatis d'autant plus à leurs grands et petits maux que j'ai honte de n'y pouvoir porter remède, j'ai résolu de puiser dans les lettres qu'ils ont bien voulu m'adresser les passages les plus intéressants. Ce sont eux qui vont, aujourd'hui, rédiger en partie ce courrier, et à se voir imprimés, quoique par lambeaux, ils éprouveront, je l'espère, quelque soulagement, si léger qu'il soit. Ils s'apercevront du moins que je les ai lus, que je n'ai pas jeté au panier, sans les décacheter — ce qu'ils pouvaient s'imaginer jusqu'à présent — leurs enveloppes chargées de timbres et de cachets de poste et qui ont fait tant de chemin, franchi tant de

déserts et de mers pour venir jusqu'à moi qui ne les attendais pas, alors que tant d'autres, que j'attendais et que j'attends toujours, ne sont pas venues !

Voici d'abord une dame qui m'écrit de Kazan : « Depuis dix ans, me dit-elle, j'ai quitté la France pour vivre dans cette immense Russie que l'on connaît si mal à l'étranger. Bien des événements se sont passés qui, avec le temps, ont éparpillé les connaissances, les amis qui m'étaient restés dans la capitale. Quant à la famille, disséminée par la maladie, la mort, les alliances, elle oublie les membres qui ne viennent pas faire acte de présence au moins une fois l'an. L'oubli est si facile, surtout quand l'exilée ne revient pas, qu'elle est seule, triste, après de grands revers de fortune et de bonheur manqué ! »

Que de mélancolie dans ces lignes si simples ! Ma correspondante me confie alors qu'on l'a engagée à écrire des scènes de la vie russe ou à faire des traductions pour quelques journaux français. Et elle m'avoue avec une courageuse ingénuité qu'elle va essayer : « Je n'espère pas gagner à cela, mais peut-être qu'en échange de mon travail, le directeur du journal voudrait bien me servir l'abonnement que mes moyens ne me permettent pas de payer. La vie est si affreusement chère ici, et les leçons si mal rétribuées ! » Ne sachant quels journaux accepteraient volontiers cet échange, elle me prie de lui adresser un mot à ce sujet, et je n'ose lui dire ni oui

ni non. Elle offre aussi d'envoyer des photographies.

« Les bords du Volga abondent en types inconnus en France, et l'on pourrait conter nombre de faits intéressants, des scènes rurales d'un pittoresque presque fantastique. Les mœurs de nos Tartares ne sont pas moins originales pour un « Européen », comme on nous appelle. Il faut vivre dans ces pays-ci, pour les bien comprendre, et expliquer beaucoup de détails, si étranges à première vue. »

Elle n'est pas éloignée de penser, la pauvre et confiante créature, que je pourrai peut-être obtenir ce qu'elle souhaite ! Ah ! si cela ne dépendait que de moi, madame ! vous auriez déjà la dépêche : « Envoyez copie. » Mais... Et elle termine ainsi : « Que le Ciel vous récompense, disent les Russes, pour ce moment d'attention que vous venez de me prêter, et qu'il vous comble de ses bénédictions ! »

En voici une autre :

« J'ai quitté la France depuis sept ans pour venir en Russie d'abord, puis en Pologne, où je me suis créé un milieu à moi, parmi la jeunesse étudiante des deux sexes. Ce sont des gens comme moi un peu idéalistes, utopistes même, la plupart dépourvus de tout, sauf de cœur, d'intelligence et d'idées. Nous nous réunissons, nous parlons esperanto, ce qui me rappelle un peu le foyer, car si ce n'est pas le français que j'entends, il s'en rapproche à coup sûr, plus que le

russe, le polonais ou l'allemand que l'on parle continuellement ici. Comme tant d'autres, monsieur, condamnez-vous l'esperanto sans avoir pris la peine d'en approfondir le but? »

A cette question je ne me déroberai certainement pas. Je trouve l'esperanto un langage affreux à lire et à entendre autant qu'à parler, mais qu'il soit réputé aussitôt musical et béni s'il permet à des esprits perdus au large et à des cœurs en exil de se resserrer, d'échanger leurs pensées et leurs battements! De la minute où, dans les yeux de femmes groupées le soir autour d'une petite lampe, bien loin, bien loin, il fait passer les doux paysages de la patrie française, ce charabia devient sublime et sacré. Si j'en avais le temps et l'intelligence, je serais désormais capable de l'apprendre. Il mérite en tous cas qu'on l'enseigne et le répande le plus possible, et je jure de demander au moins pour ma part, que le mot esperanto soit accepté dans le Dictionnaire de l'Académie. Lui, d'ailleurs, il n'est pas laid, et sonne avec une grâce provençale un peu triste. Esperanto... Espérance!... Comme la précédente, mon esperantiste voudrait écrire des récits de là-bas et les faire imprimer. « Mon but, me dit-elle, serait aussi de prévenir les jeunes filles qui viennent ici contre les déboires et les tromperies, abus de toutes sortes qui les attendent à chaque pas. Moi, dans quelque temps, je veux partir pour la Sibérie... »

Enfin, j'ai reçu des États-Unis une longue

missive, des plus attachantes, que je regrette de ne pouvoir transcrire ici tout entière. C'est un homme jeune, d'esprit distingué et d'active énergie qui parle :

« Je suis de Neuilly-sur-Seine, et maître de langue française à la haute école de la ville de Seattle, et pourtant je ne suis plus Français, pour ainsi dire, ni par ma langue, ni par mes mœurs, car, non seulement j'ai quitté la France depuis dix ans, mais qui plus est, je me suis fait naturaliser citoyen américain. Cependant j'aime toujours ma mère patrie et tout ce qui est d'elle. Aussi je ne dirai jamais assez le plaisir que me cause *l'Illustration* en ce lointain pays du Nord-Ouest Pacifique. »

Il me décrit ensuite Seattle, « ville extraordinaire et prestigieuse, grande étape et seul entrepôt de l'Alaska, admirablement située sur le « Puget-Sound » avec un port le plus beau et le plus vaste, la reine ville de la Méditerranée du Pacifique, comme on l'appelle. Son rapide essor s'explique moins par la proximité de l'Alaska que par les exceptionnels avantages industriels et commerciaux de la ville elle-même, qui compte aujourd'hui deux cent mille habitants et s'accroît tous les jours. Je demeure confondu de voir l'enthousiasme, l'esprit d'association et d'initiative de tous ces gens de Seattle, venus de toutes les parties de l'Union et de l'étranger, et résolus à faire de cette ville, après New-York, la première place importante des États-Unis. Ils ont déjà

opéré des merveilles et tiré, en moins de dix ans, de cet ancien village indien une ville singulière, qui, par ses irrégularités mêmes et ses contrastes, plaît extrêmement. Et les voici qui se préparent, en ce moment, à tenir ici une grandiose exposition en 1909 : *La Alaska Yukon Pacific Exposition*. Cette entreprise colossale leur coûtera au moins dix millions de dollars, mais ce n'est point l'argent qui manque ici à ces mangeurs d'or... Peut-être *l'Illustration*, en sa qualité de journal universel, pourrait-elle tirer un parti utile, intéressant et neuf pour ses lecteurs, des renseignements que je serais trop heureux de donner sur ce jeune et frénétique pays presque encore vierge ? »

Voilà la commission, toutes les commissions de mes correspondants, faites en grande sympathie de pensée. Puissent-elles ne pas rester complètement sans effet ! C'est mon vœu bien cordial et sincère.